CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES ET PROPOSITIONS SUR L'ALLAITEMENT MATERNEL;

N° 80.

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 29 avril 1831, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR JEAN-BAPTISTE-BERNARD HÉNOQUE, de Paris, Département de la Seine;

Ex-Chirurgien militaire et Officier de santé civil; Bachelier de l'académie de Paris; ancien Élève interne provisoire de l'Hôtel-Dieu et de l'hôpital Saint-Louis, etc.

Quæ lactat mater magisquàm quæ genuit.
PHÈDRE, livre 3.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1831.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. DUBOIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	.....
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN, *Suppléant.*
Histoire naturelle médicale	.....
Pharmacologie	DEYEUX, *Examinateur.*
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / CLOQUET.
Pathologie médicale	DUMÉRIL, *Examinateur.* / ANDRAL, *Examinateur.*
Opérations et appareils	RICHERAND, *Président.*
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	LEROUX. / FOUQUIER. / ..... / CHOMEL.
Clinique chirurgicale	DUBOIS. / BOYER. / ROUX. / DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Baudelocque.	Dubois.
Bayle.	Gerdy.
Bérard.	Gibert.
Blandin.	Hatin.
Bouillaud.	Lisfranc.
Bouvier.	Martin Solon.
Briquet.	Piorry.
Brongniart.	Rochoux.
Cottereau.	Sandras.
Dance, *Examinateur.*	Trousseau.
Devergie, *Examinateur.*	Velpeau.
Dubled, *Suppléant.*	

Par délibération du 9 décembre 1798; l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MONSIEUR LE BARON **RICHERAND**,

Professseur d'Opérations de chirurgie à la Faculté de médecine de Paris ; Chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Louis ; Chirurgien consultant des maisons de la Légion-d'Honneur ; Commandeur et Chevalier de plusieurs ordres nationaux et étrangers ; Membre de plusieurs académies, etc.

Comme un témoignage de mon profond respect et de ma vive gratitude pour la bienveillance dont il m'a si souvent honoré et l'instruction que j'ai puisée dans ses savantes leçons.

A MA BONNE MÈRE,

MADAME **HUBERT**,

NÉE MARIE-THÉRÈSE **GUILLE**,

Qui, loin de me livrer à des mains mercenaires, a rempli envers moi dans toute leur étendue les devoirs sacrés de la maternité, m'a constamment prodigué ses plus tendres soins, et ne cesse d'acquérir chaque jour de nouveaux droits à mon amour et à ma reconnaissance en veillant avec sollicitude au bonheur de son fils.

A MON MEILLEUR AMI,

MONSIEUR LE DOCTEUR STANISLAS **NAVET**,

Médecin-Adjoint des hospices de Dieppe ; Membre correspondant de la Société royale de médecine et de la Société d'émulation de Rouen, etc., etc.

Hommage à ses talens distingués, à ses qualités sociales, à son excellent cœur.

J.-B.-B. HÉNOQUE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

ET PROPOSITIONS

SUR

L'ALLAITEMENT MATERNEL.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Tout dans la nature a son but, sa destination; l'intelligence organisatrice qui présida à la formation de tous les êtres pourvut chacun d'eux des moyens qui pouvaient assurer leur existence non-seulement pour un temps limité, mais encore elle les doua des conditions convenables pour rendre éternelle la durée des espèces. Celui qui médite sur l'organisation et les propriétés des êtres qui composent les trois règnes de la nature voit partout une harmonie admirable; il trouve une égale perfection dans la molécule minérale comme dans l'homme, qui paraît la créature la plus compliquée.

Quand je jette mes regards sur l'histoire physique des mondes, si je compare l'état actuel de la constitution de chaque être avec les descriptions qui nous en ont été faites par les auteurs les plus anciens,

jai peine à concevoir comment la nature serait différente aujourd'hui de ce qu'elle fut dans tous les temps. J'admets sans doute ces transpositions de lieu des masses inorganiques, ces modifications chimiques qui s'opèrent dans les corps inanimés, ces phases de développement des êtres vivans ; mais ces changemens partiels, ces mouvemens moléculaires furent de toute éternité et sont une des lois fondamentales de l'existence des mondes ; la nature n'en est pas moins fixe, une et invariable. Le créateur, en la formant dit : *Que l'univers soit !* et aussitôt il fut tel qu'il devait toujours exister. Il est un point où l'intelligence humaine doit borner son investigation : c'est quand il s'agit d'interpréter les causes premières ou le principe des choses. A l'aide de nos sens et de nos facultés intellectuelles, nous pouvons remarquer, saisir, comparer, juger des faits ; l'observation nous met à même de prévoir le retour et le but de certains phénomènes : mais nous tomberons éternellement dans l'incertitude quand nous voudrons assigner la cause finale de la création de chaque être ; il y a même une sorte de témérité coupable à vouloir soulever le voile dont la nature s'est si complètement enveloppée.

Le champ qui nous reste à exploiter est d'ailleurs assez vaste ; heureux encore si, par des efforts constans et nombreux, nous pouvions nous mettre à l'abri de l'erreur. L'homme doit donc s'occuper sans cesse de l'étude des sciences physiques et naturelles ; c'est pour lui une nécessité de connaître tous les corps qui l'environnent, et les influences réciproques que ces corps exercent les uns sur les autres. De ces connaissances dépendront ses commodités dans la vie, son bonheur. C'est surtout le médecin qui doit étudier en philosophe ces nombreux phénomènes qui étonnnent le vulgaire ignorant, mais qui donnent à celui qui les explique le sentiment de son existence. Étudier la nature, c'est chercher à se connaître soi-même ; se connaître et tourner ses connaissances au profit de l'humanité, c'est satisfaire à la volonté du Créateur, c'est lui rendre le culte le plus digne d'une sage philosophie.

Quelle que soit la direction qu'on prenne dans ces études sérieuses,

quel que soit l'objet auquel on s'attache et sous quelque jour qu'on le considère, on sera toujours conduit à conclure que le Créateur, comme nous l'avons déjà avancé, et comme nous allons le démontrer maintenant, a tout combiné dans un principe de durée éternelle. Le mouvement, âme de l'Univers, transpose la matière, modifie quelques fois les formes, mais ne laisse rien périr. Par la multiplicité de leurs graines, les êtres les plus simples du règne végétal assurent la perpétuité de leurs espèces; leur organisation moins compliquée, leur vitalité plus indépendantes dans chacune de leurs parties, permet encore leur multiplication par boutures. C'est dans le temps où les plantes jouissent d'une vie plus active, d'une sensibilité plus grande, qu'elles laissent échapper le pollen que le pistil doit recueillir pour en féconder l'ovaire; les eaux, les airs, les ailes des oiseaux, servent, dans certains cas, à favoriser leurs amours et leur fécondation. Dans des classes plus élevées, le nombre des ovules fécondés est plus nombreux que chez l'homme, la fécondation est aussi plus assurée par l'absence de la monogamie, que la nature paraît réprouver, et qui ne semble instituée que dans nos lois sociales. Mais si, chez l'homme, cette institution s'oppose à la multiplication de l'espèce, d'autre part cette multiplication est facilitée par la faculté dont il jouit de féconder en toutes saisons et sous tous les climats. Les connaissances hygiéniques à l'aide desquelles nous nous préservons des influences désastreuses que pourraient nous causer les agens extérieurs secondent encore ces moyens de propagations.

Mais il faut étudier l'homme dans lui-même, pour mieux sentir combien la nature fut prévoyante; il faut surtout l'étudier dans cet état primitif, si différent de celui où il se trouve par suite des altérations que l'état social lui imprime : plus la civilisation est parfaite, plus il existe d'obstacle à la perfection physique de l'individu et à la conservation de l'espèce. N'accusons pas pourtant la nature des fautes que nous lui faisons commettre.

L'hermaphrodisme était une condition nécessaire de l'existence des êtres des dernières classes du règne organique. Sans cette union des

deux sexes sur un seul individu, comment des êtres qui sont privés de la faculté locomotrice, qui manquent des sens au moyen desquels nous entretenons des relations avec ceux qui nous environnent; comment dis-je, ces êtres eussent-ils transmis leurs principes fécondateurs? La nature a bien pu, comme nous l'avons dit, employer les airs et les eaux pour assurer d'une manière presque miraculeuse la fécondation de quelques végétaux dioïques; mais c'eût été soumettre des êtres plus parfaits à une existence trop éventuelle, que de ne pourvoir à leur reproduction que par de semblables moyens.

Chez l'homme, tout est réuni pour assurer cette reproduction. La conformation réciproque des organes génitaux des deux sexes n'est pas ce qu'on admire le plus encore, quand on considère le nombre des moyens que la nature s'est d'ailleurs ménagés. Ainsi l'amour, ce besoin attractif qui rapproche nécessairement l'homme de la femme dès qu'ils ont acquis leur nubilité, les enchaîne si fortement l'un à l'autre, que malgré les obstacles sociaux, malgré nos préjugés, l'homme parvient toujours, dès que sa force reproductive est développée, à s'unir à sa moitié, qui l'attend et le souhaite en silence. On goûte tant de charmes, le bonheur est si parfait sous le prestige de ce sentiment, qu'on ne date le moment de l'existence que de celui où il fut savouré. Aimer, c'est vivre : l'âge des amours est l'époque du plus parfait développement. Jusque-là, la nature ne procédait à l'accroissement de l'individu qu'en lui ménageant les moyens d'attendre cette époque, et dès qu'elle est franchie l'humanité dépérit et descend rapidement vers la tombe.

Ainsi l'homme ne fut créé que pour reproduire son semblable; mais si l'on examine cette faculté comparativement dans les deux sexes, la femme nous paraît encore plus complètement créée pour cette destination. C'est ce que Madame de *Staël* a parfaitement exprimé, quand elle a dit que l'amour n'était qu'un épisode de la vie de l'homme, tandis qu'il formait un roman tout entier dans celle de la femme. En effet, tout dans l'organisation physique et morale de cette brillante et si précieuse moitié de nous même y est disposé pour

qu'elle soit amante, épouse et mère. Créer et élever l'être auquel elle a donné le jour, voilà son unique obligation; tandis que l'homme est chargé du double emploi de féconder sa compagne, de lui servir de protecteur, et d'appui à ses enfans.

La tâche de la femme n'est point achevée quand elle a mis péniblement au monde l'enfant qui durant neuf mois s'est développé dans son sein; elle doit encore le nourrir de son lait, jusqu'à ce qu'il puisse broyer les alimens solides qui, plus tard, conviendront mieux à son organisation. Cette nouvelle fonction, à laquelle la femme est assujettie, prouve jusqu'à l'évidence que la nature ne négligea aucun des moyens qui sont propres à assurer la perpétuité de l'espèce. Que fût devenu l'être nouveau-né, si, faible, nu, et sans organes masticatoires, il n'eût trouvé dans les mamelles de sa mère l'aliment qui doit pendant près d'un an encore servir à son développement? La mort eût été le partage inévitable de cette frêle créature.

Tous les philosophes ont senti l'importante nécessité de l'allaitement maternel; aussi se sont-ils élevés avec force contre l'abus où tombe notre espèce civilisée, en livrant à des soins mercenaires l'être qui vient de recevoir le jour. Ce sujet était trop digne de fixer leur attention, pour qu'il ne fût traité d'une manière parfaite, non-seulement par les hommes les plus capables dans les sciences médicales, mais encore par ceux qui ont tracé les devoirs de l'homme en état de société : rapporter les noms de Favorin, de Locke, de J.-J. Rousseau, de *Fourcroy*, etc., c'est citer les plus éloquens et en même temps les plus zélés bienfaiteurs de l'humanité. Il ne reste rien sans doute à ajouter à leurs écrits, et nous ne reproduirions pas les hautes et brillantes vérités dont ils éclairèrent le monde, si, dans le siècle où nous vivons, l'égoïsme et l'avidité pour les plaisirs de la société n'avaient presque complètement effacé du cœur des femmes ces sentimens d'amour maternel que la nature voulut y graver en caractères indélébiles. Quoique bien faible, si ma voix, en répétant les argumens des philosophes que je viens de citer, ramenait une seule mère à son

enfant, ma tâche serait dignement remplie et ma récompense serait bien douce!

La femme ne mérite véritablement le nom de mère qu'autant qu'elle a nourri l'enfant auquel elle a donné le jour : *Quæ lactat mater magis quam quæ genuit,* a dit Phèdre. C'est pendant l'allaitement qu'une mère déploie cette sensibilité morale qui fait son plus bel apanage. Ces globes séduisans qu'elle porte sur sa poitrine ne sont-ils que des instrumens de plaisirs, que des ornemens de beauté? A quoi doit servir ce lait qui les engorge, dès que l'utérus cesse d'attirer vers lui les fluides qui développèrent durant neuf mois l'enfant qu'il renfermait? Peut-elle se glorifier seulement d'avoir donné le jour à un être? Car, que lui en coûta-t-il? un moment de plaisir, que pourra même lui reprocher, avec les sophismes d'une philosophie austère, l'être malheureux qu'elle a formé.

Si la femme examine son organisation, si elle étudie les mœurs, les usages des peuples les plus anciens, les moins civilisés; si elle cherche des exemples dans la conduite des animaux à mamelles; elle verra que toujours l'allaitement suivit chez eux la parturition. Ce sont nos lois sociales, c'est notre sybarisme, qui, par des argumens mensongers, écartent l'enfant du sein maternel, où il devait encore puiser avec le lait cette chaleur vitale, source si puissante de vie et de santé; c'est sur le sein maternel que l'enfant reçoit les premières leçons de sensibilité : quel bonheur une mère ne doit-elle pas éprouver à les donner! quelle vive jouissance ne doit-elle pas sentir lorsque le palper de ses petites mains caressantes paraît le remercîment des soins dont il est l'objet! Pour une bonne mère, tout est plaisir dans l'action d'allaiter. La nature a eu la sage prévoyance de placer la volupté partout où l'exercice d'une fonction était importante à la vie, et la douleur quand on brave ses lois. La femme qui nourrit sent couler le lait avec délices à travers les canaux qui doivent le porter dans la bouche de l'enfant : comme dans l'acte de la reproduction, il y a quelquefois éréthisme, volupté. Il ne faut souvent que de petits bras tendus vers une mère pour que ses seins s'engorgent, que le plaisir se

fasse sentir, que le lait soit lancé avec force. Oui, ce sont des considérations erronées, et presque toujours fallacieuses, qui portent les mères à se soustraire à cette obligation si agréable, et surtout si profitable à leur santé comme à celle de l'enfant qu'elles allaitent.

Que de maladies chez les femmes naissent de cette infraction au vœu de la nature, que de maladies chez l'enfant viennent de cet abandon maternel; tandis que la femme pourrait, au contraire, par l'accomplissement de ce devoir, éteindre les spasmes nerveux dont elle est si souvent tourmentée, et enrichir la société de citoyens robustes et vigoureux.

Ainsi, ce n'est que par des efforts nombreux et souvent impuissans que nous contrarions les vues de la nature. Tout ce qu'elle a fait était bien; mais nous détruisons sans cesse son œuvre admirable pour nos plaisirs, par des craintes chimériques, ou en nous laissant trop facilement entraîner par des sophismes.

Toutes les femmes ne peuvent nourrir, toutes n'ont pas cette heureuse organisation qui permet de remplir ce saint devoir : pourquoi? Parce que l'espèce s'est affaiblie, et que les vices de constitution qui naquirent de nos écarts en tous genres se sont transmis de génération en génération; d'ailleurs, comment la fille qui n'eut point le sein de sa mère livrerait-elle le sien à son enfant? elle reçut en naissant l'exemple de l'égoïsme et de l'indifférence; son âme ne souffre point à l'imiter.

Si la société veut avoir des citoyens robustes, et des femmes capables de soutenir les fatigues d'une grossesse et de satisfaire aux nombreuses obligations maternelles, qu'on stygmatise, qu'on livre au mépris celles qui s'abstiennent de nourrir, et qui éludent, par mille moyens détournés et faux, le plus sacré et le plus honorable de tous les devoirs.

Je laisse maintenant parler un des auteurs anciens, qui, par sa logique et son éloquence, a le mieux prouvé l'obligation où sont toutes les mères d'allaiter leurs enfans. Je voudrais que toutes les femmes connussent ce discours : si celles qui auront médité les argumens de

ce sage philosophe trouvent encore des raisons pour s'abstenir d'allaiter, ce sont des marâtres indignes et incorrigibles, ou ce sont vraiment des femmes qui, à cause de leur faible santé, se donneraient la mort en allaitant un enfant, auquel, sans doute, elles communiqueraient aussi le germe de leurs maladies.

Favorin, philosophe qui vivait au temps de l'empereur Adrien, et s'étonnait de trois choses (1), était allé voir une jeune femme nouvellement accouchée d'un fils; il y rencontre la mère, qui s'opposait fortement à ce que sa fille nourrît l'enfant, attendu, disait-elle, qu'elle était trop délicate et trop affaiblie par sa couche pour soutenir une pareille fatigue. Le philosophe lui parla ainsi : « Eh! de grâce, madame, laissez votre fille être entièrement la mère de son enfant; car, qu'est-ce, je vous prie, que cette maternité imparfaite et contre-nature, cette demi-maternité, qui consiste à donner le jour à une nouvelle créature pour la rejeter en quelque façon tout aussitôt loin de soi? Après avoir nourri pendant neuf mois, dans son sein et de son propre sang, je ne sais quel être qu'elle ne voyoit point, elle refuserait maintenant son lait à un être visible, vivant, reconnu pour une créature humaine, qui vient établir pour sa mère de nouvelles relations et fonder pour elle les devoirs si doux de la maternité! Croyez-vous donc aussi que les mamelles, données aux femmes par la nature, aient pour unique objet de les embellir; qu'elles soient seulement destinées à orner leurs poitrines, et non à allaiter le fruit de leurs entrailles?

« De là vient que, par un renversement monstrueux, dont vous n'êtes point, à la vérité, coupable, la plupart des femmes se donnent beaucoup de peine et de soins pour dessécher, pour éteindre, pour tarir en elles la source précieuse et sacrée de cette substance nourricière du genre humain, sans redouter les ravages que le lait détourné

---

(1) De ce qu'étant Gaulois il parlait si bien grec, de ce qu'étant eunuque on l'avait accusé d'adultère, et de ce qu'on le laissait vivre étant ennemi de l'empereur.

de son cours produit si souvent dans le corps, comme si cette source de vie altérait, flétrissait nécessairement leurs plus chers avantages.

« N'est-ce pas un déréglement presque égal à celui de ces malheureuses qui, par toutes sortes d'artifices, s'efforcent de faire avorter les fruits conçus dans leur sein, dans la crainte que la grâce et la fraîcheur de leur corps ne soient gâtées par certaines rides, et qu'il ne conserve des traces, soit de la pesanteur du fardeau qu'elles auraient porté, soit du travail de l'accouchement? Or, si c'est un crime horrible et détesté partout de tuer une créature humaine dans le temps même qu'elle s'ébauche et se forme, quand elle commence à s'animer, est-on moins coupable de priver un être déjà tout formé, déjà mis au monde, de cette substance de votre sang, qui est son aliment natif, celui qui lui est propre, que la nature lui a destiné, et qu'aucun autre ne peut remplacer sans désavantage?

« Mais, dira-t-on, pourvu qu'il soit allaité, pourvu qu'il vive, cet enfant, qu'importe de quel lait il soit nourri? Pour marquer une telle indifférence, il faut en être venu, sans doute, à ce point d'insensibilité qui nous rend complètement sourds à la voix de la nature. Que ne dit-on encore : qu'importe dans quel corps et dans quel sang soit formé l'homme en général? Ce lait, que le mouvement des esprits et la coction ont fait blanchir, n'est-il pas dans les mamelles le même sang qui nourrissait le fœtus dans le sein de sa mère? N'est-ce pas encore par la plus sage prévoyance, par l'industrie la plus ingénieuse de la nature, que ce sang, après avoir formé, dans ses retraites intérieures, tout le corps de l'enfant, montant aux parties supérieures, aux approches de l'accouchement, s'y tient prêt à entretenir l'être fragile qui commence à s'essayer à la vie, et qu'il offre au nouveau-né la nourriture qui lui convient le mieux, celle qu'il connaît déjà, celle avec laquelle il est en quelque sorte familiarisé par avance.

« Aussi n'est-ce pas légèrement qu'on a cru que les ressemblances du corps et de l'esprit dépendent autant des caractères et des propriétés du lait que de la nature et des qualités du premier germe. L'observation en a été faite, non-seulement dans l'espèce humaine,

mais même dans les animaux. Qu'on fasse allaiter des chevreaux par une brebis, ou des agneaux par une chèvre, il est certain que ceux-ci auront la laine plus dure, et les chevreaux le poil plus doux que les animaux de leur espèce. C'est ainsi que dans les arbres et les plantes, la terre et les eaux dont ils sont nourris ont ordinairement plus de force pour altérer leurs qualités naturelles, ou pour les améliorer que la nature même des semences. C'est pour cela que l'on voit souvent un arbre d'une belle venue, après avoir été transplanté du sol natal, dépérir en s'abreuvant des sucs d'un mauvais terrain.

« Quel abus révoltant que de pervertir cette noblesse naturelle de l'homme qui vient de naître, de corrompre son corps et son esprit, qu'une naissance honnête et que d'heureux élémens avaient commencé à former, en lui faisant prendre la nourriture dégénérée d'un lait étranger et bâtard? Et combien le mal est-il plus grand encore, si la nourrice dont vous avez fait choix, est méchante, hideuse, libertine ou ivrognesse, car on prend presque toujours alors au hasard indistinctement tout ce qui se trouve avoir du lait. Comment pouvons-nous souffrir que notre enfant soit infecté d'un sang impur et contagieux, que son corps et son esprit à la fois tirent la vie qui les anime d'un corps et d'un esprit corrompus?

« Voilà certainement pourquoi nous voyons avec surprise des enfans, nés de femmes honnêtes, si peu ressemblans à leur père et mère par le caractère et par la figure. Le poète Virgile, pour peindre un homme dur, dit que les tigresses l'ont allaité, parce qu'en effet le caractère ou le génie de la nourrice et la qualité de son lait n'influent guère moins sur les mœurs de l'enfant, qui croissent avec lui, que l'impression primitive du germe paternel.

« Une autre considération qu'on ne doit pas regarder comme indifférente, c'est que les femmes qui abandonnent, qui écartent d'elles leurs enfans, et les donnent à nourrir à d'autres, détruisent entièrement, ou du moins affaiblissent, altèrent beaucoup ce lien, ce ciment de l'âme et de l'amour qui forme l'union naturelle des enfans et des père et mère, et fondent les relations de famille qui

donnent tant de charmes à l'existence; car aussitôt que cet enfant, qu'on a fait passer en d'autres mains, est ôté de devant les yeux, le feu des entrailles maternelles s'éteint insensiblement, tout le fruit de cette sollicitude, dont rien n'égalait l'impatience, cesse tout à coup, et l'enfant qu'on a relégué chez la nourrice mercenaire n'est guère moins oublié que s'il était mort.

« Enfin, toute l'inclination, tout l'amour, tout l'attachement de l'enfant se fixe sur la seule femme dont il reçoit les soins, et qui le nourrit de son lait; il n'a par conséquent pas plus de regret ou de sentiment de la mère qui l'a mis au monde que n'en font voir les enfans exposés, auxquels on peut l'assimiler jusqu'à un certain point. Ainsi les premières impressions dont se forme l'amour naturel des enfans pour les auteurs de leurs jours étant effacées ou détruites, quelque tendresse qu'ils paraissent avoir pour leurs père et mère, quand ils sont élevés de cette manière, elle ne saurait être vraie, et communément elle est purement politique et de convenance. »

Ces raisons sans réplique ne pouvaient manquer de convaincre la mère et la fille; le philosophe gagna sa cause, et le pauvre enfant fut nourri du lait que la nature lui avait préparé et qu'on voulait lui refuser. Heureux le siècle où ce discours, inspiré par la plus douce philantropie, obtiendra le même succès sur les mères qui le liront! Au lieu de générations faibles et malingres, difformes et épuisées comme celles que l'on voit aujourd'hui, les hommes reprendront de la force et de la vigueur, leurs formes seront mieux proportionnées, leur santé, plus stable, résistera plus énergiquement aux causes qui tendent sans cesse à l'altérer; enfin ces Spartiates et ces Romains, qui sont pour nous un sujet de surprise et d'admiration, n'auront plus rien qui puisse étonner des peuples qui les égaleront en vigueur, en énergie, en courage.

A toutes ces preuves de l'obligation où sont les mères d'allaiter leurs enfans nous pourrions encore ajouter de puissantes raisons pour les déterminer à remplir ce devoir. Il conviendrait peut-être de démontrer avec quelle force l'allaitement enchaîne souvent, par des senti-

mens plus tendres, le mari à l'épouse et l'enfant aux parens. L'homme, en effet, sent palpiter son cœur, lorsqu'il contemple une mère livrant avec tant de dévouement son sein à l'être qu'il créa : que de fois l'union d'un ménage près de cesser s'est-elle cimentée avec force par la vue de l'enfant fixé au sein maternel ! Mais nous méconnaîtrions les douces qualités qui peuvent encore germer dans le cœur des femmes, si nous ajoutions à ce que nous avons dit. Nous admirons trop leur sensibilité pour douter que ces pages ne suffisent à les convaincre, et nous pensons avoir suffisamment développé notre sujet, si nous avons bien prouvé que la nature doua tous les êtres d'une organisation propre à favoriser non-seulement leur complet développement, mais encore à assurer la perpétuité des espèces. Nous aurons atteint surtout notre but, si nous avons persuadé aux femmes qu'il est dans le vœu de la nature, dans l'intérêt de leur santé et de celle de leur enfant, de consentir à allaiter, dès que la faiblesse de leur constitution ou quelque maladie grave ne s'y opposent pas formellement.

PROPOSITIONS

SUR

L'ALLAITEMENT MATERNEL.

I.

Le lait est le premier et l'unique aliment de l'enfant à sa naissance ; il est produit aux dépens du fluide sanguin artériel, par un travail organique et vital de la glande mammaire.

Point de mamelle, point de lait ; point de lait hors les glandes mammaires dans l'économie animale.

II.

Le développement et l'action des mamelles sont le plus souvent intimement liés au développement et à l'action de l'utérus ou de l'appareil reproducteur chez la femme. Le développement des mamelles est un des principaux caractères de la nubilité, comme le flétrissement de ces organes à l'âge de retour annonce l'inaptitude à la fécondation.

III.

La sécrétion du lait est toujours en rapport avec le degré de sensibilité de la glande mammaire. Une glande mammaire petite, mais sensible, fournira toujours une plus grande quantité de lait qu'une glande mammaire volumineuse, mais peu excitable.

IV.

Les femmes nerveuses, maigres, irritables, et dont l'appareil de la lactation est bien développé, sécrètent souvent une plus grande quantité de lait que les femmes fortes, grasses et pléthoriques, chez qui la sensibilité est peu exquise. Toutefois, dans ce cas, le lait n'a pas toujours les qualités nutritives désirables.

V.

Non-seulement il y a accord sympathique entre les organes reproducteurs et les seins, mais de plus il y a sympathie d'action entre les deux seins : de là, lorsqu'un sein est irrité, l'autre s'engorge.

VI.

Des hommes, des jeunes filles, avant l'âge de la puberté, ont pu quelquefois sécréter assez de lait pour nourrir un enfant.

VII.

Comme toutes les fonctions de sécrétion, la formation du lait est entièrement sous l'influence de l'innervation. Le produit de cette sécrétion aura des propriétés différentes toutes les fois que l'influx nerveux s'écartera de la loi normale.

VIII.

Le lait a des qualités physiques et chimiques particulières, non-seulement chez les animaux d'espèces différentes, mais encore chez chaque individu de la même classe.

Les propriétés du lait varient même, selon qu'on l'examine aux diverses époques de la lactation, aux divers instans de la journée.

Les alimens, les passions, les variations atmosphériques, l'état de santé modifient surtout les qualités du lait.

IX

Le lait de femme est un liquide sécrété dans *les seins* : il est opaque, blanc, bleuâtre, légèrement odorant, d'une saveur sucrée ; il contient beaucoup de sucre de lait, de crème, très-peu de caséum. On y trouve des hydrochlorates, et, selon quelques chimistes, du soufre. Il a peu de consistance, et ne se coagule point.

On donne le nom de *colostrum* au premier lait qui vient après l'accouchement. Ce liquide diffère surtout du lait, mieux formé, en ce qu'il contient plus de sérum, et qu'on n'y trouve point de matière butireuse.

X.

Pour que la sécrétion du lait s'établisse, il se déclare un mouvement fébrile, qui ordinairement a lieu vers le troisième jour après l'accouchement (c'est ce qu'on appelle *fièvre de lait*). Ce mouvement fébrile est plus ou moins vif, selon les individus, et n'est pas toujours en rapport avec l'abondance du lait sécrété ; certaines femmes ont même vu leur sécrétion laiteuse s'établir sans avoir éprouvé cette fièvre.

XI.

La fièvre de lait est un état physiologique. Elle est due au dépla-

cement de l'excitation, qui, fixée pendant neuf mois sur l'utérus pour y attirer les fluides nécessaires à la nutrition du fœtus, se transporte, après l'accouchement, sur les seins, et y fait refluer les mêmes fluides, qui, soumis à un mode nouveau d'élaboration, continueront à alimenter l'enfant.

XII.

Pendant la lactation, les femmes cessent ordinairement d'être réglées; cependant j'ai vu souvent des femmes qui continuaient de l'être, bien qu'elles eussent une grande quantité de lait.

XIII.

La durée de la lactation est indiquée par le développement de l'enfant; généralement elle ne doit point dépasser un an.

J'ai connu une jeune dame qui, par un sentiment d'amour maternel exagéré, voulut, malgré toutes les remontrances qu'on lui fit, nourrir son enfant presque exclusivement de son lait, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de six ans. La sécrétion laiteuse fut toujours assez abondante; mais cette dame tomba dans une maigreur extrême, et succomba à la suite d'une phthisie pulmonaire. Aucune considération ne put l'empêcher d'allaiter son enfant jusqu'à sa mort.

La santé de cet enfant ne paraît pas en avoir été altérée.

XIV.

Il en est de la sécrétion du lait comme de toutes les sécrétions du corps humain, plus elles sont stimulées, plus elles produisent; par exemple, plus l'on exerce le coït, plus les testicules élaborent de fluides séminal, plus on irrite le foie au moyen des purgatifs, plus il sécrète de bile; de même, plus l'enfant tète, plus le lait vient abondamment; mais ces sécrétions surabondantes fournissent-elles un fluide de même qualité que celui qui est produit par une sécrétion modérée? Je ne le pense pas.

XV.

Pendant la grossesse, la femme est évidemment beaucoup plus impressionnable que dans l'état de vacuité de l'utérus; le système nerveux surtout semble avoir acquis une activité dominante; aussi toutes les fonctions qui sont particulièrement sous sa dépendance éprouvent elles des troubles plus ou moins notables; cet état d'exquise impressionnabilité continue encore pendant la lactation, durant ce temps la femme doit donc se soumettre à certaines conditions hygiéniques plus sévères.

XVI.

Les devoirs de mère sont incompatibles avec les devoirs d'épouse; l'enfant paie toujours par quelques coliques les plaisirs conjugaux de sa nourrice.

XVII.

L'expérience m'a prouvé que les alimens végétaux farineux fournissent plus de matériaux à la sécrétion laiteuse que les alimens tirés du règne animal.

C'est une erreur de croire que les nourrices qui vivent de laitage ont une plus grande quantité de lait.

XVIII.

Toutes les maladies qui surviennent pendant la lactation suppriment la sécrétion du lait et vicient les qualités de ce fluide. Dans ces cas, le médecin a besoin d'agir avec la plus grande prudence, tant dans l'intérêt de la mère que dans celui de l'enfant.

XIX.

On peut diviser les maladies des femmes dépendantes de la lactation en trois classes :

1°. En maladies des organes de la sécrétion laiteuse, dont les principales sont la mastite ou poil, et les gerçures du mamelon.

2°. En maladies de la sécrétion, qui comprennent celles où le lait est altéré dans ses qualités, et celles où ce fluide est produit en trop grande quantité, ou manque en partie ou absolument. On nomme *galactirrhée* l'écoulement excessif du lait, et *agalaxie* l'état où le lait est peu ou point sécrété.

3°. Enfin, en maladies dépendantes de la déviation de l'irritation sécrétoire qui, suivant qu'elle se porte sur le cerveau, la peau, les poumons, les intestins, etc., peut produire la folie, des éruptions diverses, des phthisies, des gastro-entérites, etc., etc.

XX.

Si dans les affections de la matrice on obtient de grands succès des médications sympathiques dirigées sur les seins, de même dans les maladies de la lactation on obtiendra des avantages marqués en appliquant les remèdes sur l'utérus.

XXI.

Il n'existe pas de maladies laiteuses (lait répandu, épanchement de lait), en ce sens que le lait se porterait en nature sur divers organes de l'économie animale; ainsi, dans tous les cas où l'on a dit que le lait s'écoulait avec les lochies, avec les urines, etc., ou qu'il était transporté dans des foyers phlegmoneux, qu'il sortait de certaines vésicules, de certaines pustules, qu'il voyageait enfin des seins vers le cerveau ou autres viscères, on a avancé des idées qui sont démenties par la saine observation physiologique, et l'on a confondu des sécrétions purulentes, des mouvemens spasmodiques, des déplacemens d'une irritation inflammatoire avec ces prétendus phénomènes laiteux. En un mot, comme nous l'avons déjà dit, *point de lait hors les glandes mammaires dans l'économie animale.*

XXII.

De nos jours on a fait justice de tous ces médicamens prétendus *antilaiteux*. Les antiphlogistiques, les dérivatifs, qui conviennent dans toutes les maladies inflammatoires, sont aussi applicables aux maladies de la lactation dues à un surcroît de vitalité.

XXIII.

On peut, même dans l'économie animale, charger le lait de certains principes médicamenteux, et opérer de cette manière sur l'enfant à la mamelle des traitemens spéciaux ; on rend le lait d'une nourrice purgatif, diurétique, antivénérien ; pourquoi donc ne transmettrait-il pas aussi directement certains germes de maladies, comme celui de la syphilis, des écrouelles, des dartres, etc.?

XXIV.

Une bonne nourrice ne doit vivre que pour son nourrisson.

Quand vous chercherez une nourrice pour votre enfant, inquiétez-vous plus encore de ses qualités morales que de ses qualités physiques.

XXV.

Si tout dans l'organisation de la mère prouve la destination du lait, tout dans celle du nouveau-né prouve aussi que l'intention prévoyante de la nature le lui destine pour aliment.

XXVI.

C'est en opérant le vide dans sa bouche que l'enfant aspire le lait hors du sein. Cette fonction est aussi compliquée qu'admirable ; cependant l'enfant n'a pas besoin d'être guidé pour l'exécuter, bien plus, quelques efforts qu'il fasse plus tard, il ne s'en acquittera jamais mieux que durant sa première année; en effet, son organisa-

tion se modifiera selon qu'il sera appelé à remplir de nouvelles fonctions.

XXVII.

Le premier lait, *colostrum*, jouit de la propriété très-efficace d'agir comme laxatif sur le tube intestinal de l'enfant; cette propriété était nécessaire pour servir à faire évacuer le *méconium*.

XXVIII.

Par son séjour sur le sein de sa mère, l'enfant puise une énergie vitale, qu'il doit probablement à un courant de calorique et peut-être d'électricité qui s'établit du plus fort en faveur du plus faible.

XXIX.

Aucun aliment ne peut remplacer sans inconvénient le lait maternel; cependant si la nécessité force à nourrir artificiellement un enfant, l'eau de gruau mêlée avec le lait de vache ou autre, et édulcorée avec le sirop de capillaire, me paraît l'aliment le plus convenable; toutefois, il lui manquera toujours cet arôme vital qu'on ne trouve plus même dans le lait refroidi, et qui en est la partie vraiment confortative.

La *bouillie* est un poison pour les enfans; la panade, convenablement préparée, convient beaucoup mieux.

XXX.

On procède presque toujours mal au sevrage; il est dangereux de l'effectuer en quelques jours, comme on a souvent l'usage de le faire. C'est de longue main, et par la diminution graduelle de l'allaitement, et en donnant de plus en plus à l'enfant la boisson dont j'ai parlé et la pannade, que l'on arrive à tarir le lait dans ses sources, et à sevrer sans accident un enfant.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* PARISET).

I.

Ad extremos morbos, extrema remedia exquisitè optima. *Sect.* 1, *aph.* 6.

II.

In ætatibus autem talia eveniunt. Parvis quidem et recens natis pueris aphtæ, vomitus, tusses, vigiliæ, pavores, umbilici inflammationes, aurium humiditates. *Sect.* 3, *aph.* 24.

III.

Mulieri menstrua si velis cohibere, cucurbitam quàm maximam ad mammas appone. *Sect.* 5, *aph.* 50.

IV.

Si fluxui muliebri convulsio et animi deliquium superveniat, malum. *Ibid.*, *aph.* 56.

V.

Si mulieri in utero gerenti purgationes prodeant, fœtum sanum esse impossibile. *Ibid.*, *aph.* 60.